

Quand les loisirs urbains s'approprient et transforment l'espace public

Par Thomas Riffaud¹

Ce bulletin aborde la création et la transformation de l'espace public selon trois types d'activités. L'auteur y traite des sports de rue, de la danse contemporaine et de l'art urbain.

Le lecteur pourra identifier les contraintes, et par extension les facilitateurs, qui agissent sur les capacités des villes à offrir des pratiques de loisir dans les espaces publics souples et pouvant être habité par tous. Découvrez le fragile équilibre entre l'organisé et la liberté de création des citoyens, entre les conflits d'usage et le partage d'espace commun. L'appropriation et l'influence sur la modélisation de l'espace public par le citoyen forment une trame de fond soutenant l'épanouissement des utilisateurs.

L'auteur est à sa première publication à l'Observatoire québécois du loisir. Ce bulletin est issu du livre que M. Riffaud a publié en février 2021 intitulé, *L'espace public artisanal*. La référence complète est dans les notes de fin.

Aujourd'hui, plus de 80 % de la population française² vit en ville. Et contrairement à ce qui est souvent présenté, tous ces citoyens ne cherchent pas à fuir cet environnement à la moindre occasion. Au contraire, certains d'entre eux pratiquent leurs activités sportives ou leurs activités artistiques dans les rues et sur les places publiques de leur ville de résidence.

Ce phénomène n'a rien de nouveau en 2021, ce qu'il est courant d'appeler les « arts de rue » et les « sports de rue » fait

même partie du quotidien urbain. Seulement, il nous semble que les questions que ces loisirs posent à la ville et à ceux qui la gouvernent sont encore sous-estimées. C'est dans ce contexte que notre dernier livre, *L'espace public artisanal*³, prend du sens puisque notre objectif est de nous interroger sur les tenants et aboutissants de ces loisirs qui préfèrent l'espace public urbain à l'espace naturel.

Dans notre enquête nous nous sommes intéressés à trois types d'activités, à savoir les sports de rue (skateboard, roller, BMX), la

danse contemporaine *in situ* et le « street art » (art urbain), mais nous sommes convaincus que nos réflexions dépassent très largement le périmètre de ces trois pratiques. Nous nous intéressons en fait aux citoyens qui modifient l'espace public en se l'appropriant. Leur simple présence a un impact sur celui-ci, mais ce sont surtout les actions qu'ils mettent en place qui engendrent des transformations. Ces dernières peuvent être d'ordre matériel ou immatériel. Les traces qu'ils laissent derrière leurs passages peuvent être réelles ou irréelles. C'est donc l'espace urbain qui est

transformé ou simplement l'image associée au lieu où se déroulent les actions.

Ce sont ces citoyens que nous appelons des artisans d'espace public parce qu'ils ont la capacité de le travailler comme un potier travaille l'argile. Nous pensons même que ces citoyens qui pratiquent leurs loisirs en ville donnent une réalité concrète à la définition théorique de l'espace public. C'est un espace géré par la puissance publique, mais surtout accessible, hétérogène et en permanence renouvelé par les transactions et négociations qui s'y déroulent.

La puissance des loisirs d'appropriation

Le constat est clair : les espaces vraiment publics sont bien moins nombreux que ceux que l'on désigne comme tels.

Il est impossible d'imposer le caractère public d'un espace puisque celui-ci dépend trop de ce qui va y prendre vie ou non. Le véritable espace public commence lorsque ce dernier est approprié. Cela peut paraître contradictoire, mais cette appropriation correspond à la mise en place d'une relation entre l'homme et l'espace qui est fondamentale.

Certains loisirs sportifs et artistiques ont en fait leur

spécialité pour le grand bien des villes. Lorsqu'une skateboardeuse ou qu'un danseur performe dans l'espace public, l'appropriation est souvent très précaire. Elle ne dure qu'un temps parce qu'elle finit toujours par entrer en concurrence avec une autre forme d'appropriation mise en place par d'autres acteurs qui sont tout aussi légitimes. Cependant ces appropriations n'en sont pas moins puissantes parce qu'elles apportent la stimulation nécessaire pour empêcher que le caractère public des lieux ne s'estompe.

Les personnes qui pratiquent des loisirs d'appropriation en ville ne sont pas des citoyens qui passent d'un endroit à l'autre sans prendre en compte les lieux qu'ils traversent. Ce sont souvent des *urbaphiles* qui prennent en charge l'espace public sans même parfois s'en rendre compte. Ils y ajoutent leur récit, leur vision des choses en faisant des ajustements constants pour tenter de combiner leurs projets avec ceux des personnes qui les entourent.

Ces citoyens qui se nourrissent des lieux que la ville leur offre, nous les appelons les artisans d'espace public. Ce sont souvent des anonymes, des citoyens comme les autres. Ce sont des bidouilleurs, des bricoleurs, des sportifs ou des artistes qui

remettent en question la définition de l'espace public, modifient sa matérialité et parfois même l'image qui lui est associée.

Faire une liste exhaustive de toutes les activités qui relèvent de l'artisanat d'espace public est probablement impossible, mais il est certain que bon nombre de loisirs peuvent être cités. Les artisans d'espace public se positionnent comme des déchiffreurs, des traducteurs, des lecteurs acharnés de la phrase urbaine, motivés par la conviction qu'il y a toujours un au-delà à ce qui est immédiatement accessible. Mais ils se sentent surtout capables de réécrire au moins en partie la « ville texte » qu'ils ont sous les yeux en posant des traces réelles ou imaginaires dans la matière urbaine. Ils vivent la ville dans toute sa diversité, mais ils ne sont pas dupes non plus. Ils doivent au contraire avoir très bien identifié les défauts et les hiatus de la ville moderne pour pouvoir ensuite essayer de les dépasser.

Leur objectif est le plus souvent de rendre les lieux qu'ils chérissent plus habitables à la fois pour eux-mêmes, mais aussi pour les autres. Ils bricolent la réalité urbaine pour qu'elle soit plus originale, plus étonnante et plus à l'échelle de ceux qui la vivent au quotidien.

C'est notamment pour cette raison que nous nous permettons de les comparer à des artisans au sens large (Sennett, 2010)⁴. Ils modèlent l'espace public à la force de leurs corps pour qu'il réponde mieux à leurs attentes et à leurs valeurs.

Cette production de l'espace public est donc très subjective et ne fait donc que rarement l'unanimité.

Les réactions face à ces actions ne sont pas toujours positives. La critique est même parfois virulente. En reprenant la rue, les artisans d'espace public suscitent le débat et contribuent donc à la production d'un espace véritablement public dans lequel le lien social est mis à l'épreuve pour le meilleur.

La nécessaire ville malléable

La ville malléable est celle dans laquelle les loisirs d'appropriation sont le mieux acceptés. Elle ne s'oppose pas à la ville durable. Peut-être même au contraire... Elle s'oppose à la ville définitive. La meilleure définition de la ville malléable est celle qu'en donne Luc Gwiazdzinski : « *La ville malléable est un système souple à quatre dimensions (x, y, z et t) qui peut s'aplatir, s'élever, s'enterrer ou s'étendre dans l'espace et dans le temps, en fonction des besoins de*

*la collectivité des usagers temporaires qui s'y trouvent*⁵. » *Nos recherches montrent que c'est dans ces villes que les sportifs et les artistes qui s'approprient l'espace public sont le plus épanouis.*

Pour eux la ville qui perd de son attractivité et de son habitabilité est celle du dur, du stable, de l'inflexible. Ils chérissent la ville agile. Celle qu'il est possible de façonner et de modeler parce que le non-déterminé et le non-définitif n'y sont pas toujours combattus. Dans ces villes, celui qui est censé y habiter dispose encore d'une grande marge de liberté.

Trois blocages

Nous avons identifié trois blocages qui limitent la capacité des villes contemporaines à correspondre à ce modèle.

Penser que la ville ne peut fonctionner que si elle est tenue d'une main de fer est le premier blocage. Le rôle des institutions ne consiste pas seulement à interdire par précaution. C'est aussi de leur responsabilité de mettre en place un contexte propice dans lequel elles peuvent déléguer aux habitants certaines expérimentations.

Deuxième blocage, il est nécessaire de prendre conscience que trop d'organisation aboutit à une forme de stérilisation. Le besoin

de clarté et d'homogénéité interne qui domine la pensée urbanistique implique la transformation de la ville en un laboratoire stérile dans lequel le zonage de l'espace-temps participe à une structuration trop forte des conduites. Comme l'explique Thierry Paquot (2010)⁶, pour que le mouvement de vie en ville soit possible, il faut laisser un petit jeu, au sens mécanique, entre les pièces qui la constituent. C'est cet excès d'aisance que les artisans réussissent à percevoir pour pouvoir ensuite réintroduire de l'émotion, de l'imaginaire et du loisir.

Troisièmement, il faut faire le deuil d'une ville totalement pacifiée. Lorsqu'un élément de la rue peut être tout et son contraire, les usagers se retrouvent dans l'obligation de partager, de discuter et de négocier. Chaque espace nouvellement produit entre en tension avec l'espace social déjà là. Le caractère dynamique de l'espace public artisanal est une source potentielle de tension. Certaines discussions se transforment parfois en altercations, voire en conflit quand le compromis est difficile sinon impossible. La recherche permanente de limitation des conflits d'usages est contre-productive à long terme, car elle limite le débat entre les usagers et conduit souvent au monopole de certains.

Choisir l'espace public artisanal, c'est miser sur la transaction. C'est parier sur le fait que la civilité n'est pas encore un mot désuet en 2021.

Loin de nous l'idée de faire l'ode de la ville anarchique.

Cependant, nous pensons que l'espace public est en souffrance lorsque le contrôle est trop fort, lorsque l'organisation est trop stricte et lorsque la planification est trop définitive.

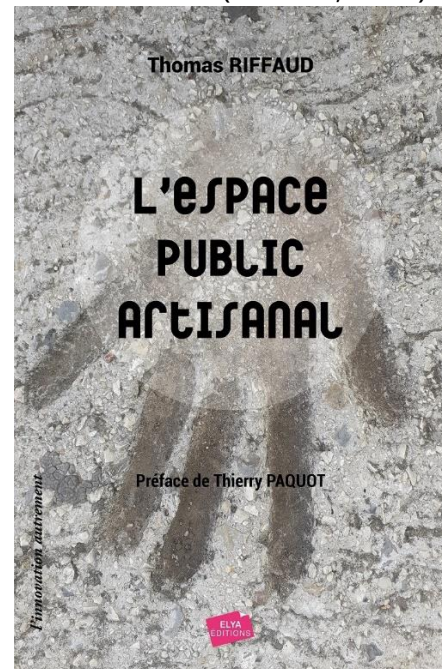
Conclusion

La nébuleuse des artisans d'espace public est volontairement plastique. Mais on y retrouve des citoyens qui pratiquent leurs loisirs dans l'espace public parce qu'ils partent du principe qu'ils y ont

tous leur place. Ils contestent en fait l'idée selon laquelle l'espace public n'appartient à personne. Selon eux, il doit, au contraire, pouvoir être habité par tous.

Ces citoyens qui s'approprient l'espace public pour y passer du bon temps nous incitent à ne verser ni dans l'angélisme ni dans le pessimisme. Ils ont souvent une expertise et une vision de la chose urbaine sur laquelle notre livre a voulu insister parce qu'elles questionnent la ville contemporaine et l'idée même de citoyenneté. Ils bousculent les chercheurs, les théoriciens et autres spécialistes qui font une description toujours très alarmante de la ville contemporaine. Cette dernière a effectivement de nombreux défauts, mais elle ne s'y réduit

pas pour autant. Deux bonnes nouvelles pour nos sociétés peuvent être retenues ici : l'espace public est une aspiration qui n'a pas encore complètement disparu et tout le monde ou presque peut devenir un bon artisan (Sennett, 2010).



¹ Thomas Riffaud, sociologue, maître de conférences (MCF), Université de Nîmes, France

² La population Canadienne vivant en ville est comparable à la population française . Le Canada enregistre en 2018 que 81.41 % de sa population totale vivait en ville. Lien cliquable [Index mundi](#)

³ Riffaud, T. (2021). *L'espace public artisanal*. Grenoble. Elya Editions
<https://www.elyascop.fr/catalogue/collections/linnovation-autrement/lespace-public-artisanal>

⁴ SENNETT, R. (2010), *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel.

⁵ GWIAZDZINSKI, L. (2007), « Redistribution des cartes dans la ville malléable », *Espace populations sociétés*, 2-3, p. 405.

⁶ PAQUOT, T. (2010), *L'espace public*, Paris, La Découverte